Zeitschrift: Entretiens sur l'Antiquité classique
Herausgeber: Fondation Hardt pour l'étude de l'Antiquité classique
Band: 26 (1980)

Artikel: Dans le miroir, à travers le miroir : un siècle de déclin du monde antique
Autor: Patlagean, Evelyne
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-660922

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 09.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

VI

EVELYNE PATLAGEAN

DANS LE MIROIR, A TRAVERS LE MIROIR : UN SIÈCLE DE DÉCLIN DU MONDE ANTIQUE

La question dont je vais traiter est tellement vaste que j'ai dû me donner des limites, tellement fondamentale que j'ai déterminé celles-ci à partir de mon propre lieu, la France contemporaine et ses antécédents [1]. D'ailleurs, vous n'attendez pas de moi un état de question au sens traditionnel, mais bien l'exposé d'un discours primordial de la conscience historique en Occident, tourmentée par sa propre naissance, et, si j'ose dire, par la scène primitive qui l'aurait engendrée. Dans le thème général du déclin et de la mort des civilisations qui hante le XIXe siècle finissant et le début du XXe, la fin de l'Empire romain conserve sa place de toujours [2]. Il s'agit en fait de l'Empire d'Occident, terrain des migrations germaniques, matrice de l'Europe future. C'est dire que j'esquiverai ici les synthèses universelles de

[1] Parmi les présentations historiographiques, S. MAZZARINO, *La fine del mondo antico* (Milano 1959) ; J. VOGT, *Der Niedergang Roms. Metamorphosen der antiken Kultur* (Zürich 1965), 9-27 ; P. BROWN, « The Later Roman Empire » (CR du livre d'A.H.M. Jones), in *Econ. Hist. Review* 20 (1967), 327-343 ; K. CHRIST, « Der Untergang des röm. Reiches in antiker und moderner Sicht. Eine Einleitung » (1968), in *Der Untergang des römischen Reiches*, hrsg. von K. CHRIST, Wege der Forschung 269 (Darmstadt 1970), 1-31 ; A. MOMIGLIANO, « After Gibbon's *Decline and Fall* », in *ASNP* S. III, 8 (1978), 435-454.

[2] Cf. R. STARN, « Meaning-Levels in the Theme of Historical Decline », in *History and Theory* 14 (1975), 1-31. Quelques indications dans K. W. SWAART, *The Sense of Decadence in Nineteenth-Century France* (The Hague 1964).

Spengler et de Toynbee. Que Byzance restera absente, tandis qu'elle eût été essentielle dans le discours que nous eussions lu à l'Est de l'Europe, de contenu tout différent ; plus précisément, dans le domaine de la littérature et des arts, auquel je ne renonce pas sans regret, elle n'a reçu de rôle que dans le goût 'décadent' [1]. Enfin, le triangle des Français, des Allemands et des Italiens définit, depuis la fin du XIXe siècle, et en réalité bien avant déjà, le débat idéologique majeur alimenté par la discussion historique sur 'le déclin et la chute' de l'Empire romain en Occident. Il serait artificiel évidemment d'en exclure le Belge Pirenne ou l'Autrichien Dopsch. J'aurai aussi à faire leur place à l'œuvre si originale de Peter Brown, à la synthèse d'A. H. M. Jones : pourtant, je demande en substance la permission d'exclure du sujet ainsi entendu l'historiographie anglo-saxonne, caractérisée par l'héritage de Gibbon, et par une relation historique tout de même différente avec le souvenir laissé par la fin du monde antique. En revanche, on sait que la rouge aurore de 1917 est venue à son tour jeter sa lueur sur la réflexion occidentale, par les réactions des contemporains, par l'influence grandiose et profonde de Rostovtzev, et plus tard par la diffusion d'une vulgate marxiste : mon exposé serait resté gravement incomplet s'il ne s'était ouvert de ce côté. J'ajoute que je suppose connu l'accroissement considérable de la documentation écrite et archéologique, qui a transformé les données de la discussion.

La pensée occidentale a trouvé dans l'héritage même de l'Empire d'Occident des catégories qui, à l'issue d'une longue élaboration, se sont fixées pendant la période décisive des IIIe-Ve siècles : une forme historique primordiale, l'Empire, délimite la civilisation au dedans, et la barbarie au dehors. Elle est susceptible de déclin : la civilisation succombe alors à son propre vieillissement, à sa corruption interne, comme aux coups de boutoir de la barbarie. Et pourtant cette même forme est

[1] Cf. M. Praz, *La chair, la mort et le diable. Le romantisme noir* (Milano/Roma 1930 ; tr. fr. Paris 1977).

dotée d'une continuité éminente et imprescriptible [1]. Plus tard survenait la catégorie neuve de la modernité. La culture occidentale a constitué dès lors son histoire, en imposant à son propre passé une chronologie discontinue, scandée de coupures relativement précises, le Moyen Age entre l'Antiquité et la Renaissance, et cette dernière ouverte sur le progrès illimité des temps modernes, contemporains, et futurs. Ce travail, poursuivi en Europe depuis les humanistes, est bien connu [2], et demeurait inachevé il y a un siècle, comme aujourd'hui. En conséquence, un premier débat prend comme termes la rupture ou la continuité. Nous aurons à l'évoquer. Toutefois, quelle que fût la position choisie, le diagnostic de déclin demeurait un élément distinct, qui a revêtu une ambivalence croissante. La pensée historienne a déploré la fin de l'Empire lorsqu'elle se situait au dedans de lui, elle l'a au contraire assumée lorsque sa démarche d'identification se plaçait à l'extérieur ou au-delà. La fin de l'Empire ne signifiait plus alors que le point de départ d'une évolution positive à plus ou moins long terme, expansion du christianisme, histoire nationale, essor économique européen, et ainsi de suite.

Placer comme une coupure décisive de l'histoire européenne l'entrée massive des peuples germaniques dans l'Empire d'Occident à partir du IIIe siècle, et jusqu'au VIe siècle en Gaule et

[1] Sur les idées et les auteurs, voir avant tout P. COURCELLE, *Histoire littéraire des grandes invasions germaniques*, 3e éd. (Paris 1964 ; 1re éd. Paris 1948). En outre, R. FOLZ, *L'idée d'Empire en Occident du Ve au XIVe siècle* (Paris 1953) ; S. MAZZARINO, *La fine del mondo antico* ; F. PASCHOUD, *Roma aeterna. Etudes sur le patriotisme romain dans l'Occident latin à l'époque des grandes invasions* (Rome 1967) ; J. VOGT, *Kulturwelt und Barbaren. Zum Menschheitsbild der spätantiken Gesellschaft* (Wiesbaden 1967) ; A. MOMIGLIANO, « La caduta senza rumore di un Impero nel 476 D.C. », in *ASNP* S. III, 3 (1973), 397-418 ; M. FUHRMANN, « Die Romidee der Spätantike », in *Hist. Zeitschr.* 207 (1968), 529-561.

[2] Cf. J. VOSS, *Das Mittelalter im historischen Denken Frankreichs. Untersuchungen zur Geschichte des Mittelaltersbegriffes und des Mittelalterbewertung von der zweiten Hälfte des 16. bis zur Mitte des 19. Jhdts.* (München 1972) ; *Zur Frage der Periodengrenze zwischen Altertum und Mittelalter*, hrsg. von P. E. HÜBINGER, Wege der Forschung 51 (Darmstadt 1969).

en Italie, suppose une double prise de position, à la fois sur le potentiel historique de ces peuples, et sur l'état de l'Empire pendant cette période, sur le dedans et le dehors. Le débat ne pouvait évidemment avoir les mêmes enjeux de part et d'autre de la frontière antique entre les deux mondes. Mais, dans ses termes traditionnels, il implique, en France comme en Allemagne, un même point de départ, un Empire que Herder avait comparé à « un corps épuisé, un cadavre étendu dans son sang » [1], et, dans les termes d'Augustin Thierry, un « déclin irrésistible de la vieille civilisation » [2]. A la fin du XIXe siècle, un premier commentaire est celui du nationalisme, dans l'Allemagne d'où les peuples germaniques étaient partis [3], en France où ils étaient arrivés [4]. Nationalisme comparable ici et là, on le sait, nourri de lectures en partie communes. Dissymétrique pourtant, dans la mesure où la notion de race revêt une importance majeure en Allemagne dès le début du XXe siècle, alors qu'elle se réduit pratiquement en France à son application antisémite ; dans la mesure aussi où la frontière de l'Empire disparu traverse toujours l'historiographie.

La France de Maurice Barrès peut lire son récit des origines dans l'*Histoire de la Gaule* de Camille Jullian (1859-1933), parue en huit volumes de 1907 à 1926. Disciple de Fustel de Coulanges, dont il publie un recueil posthume, Jullian enseigne au Collège de France. Sa Gaule est une continuité fondée sur « les liens que la nature avait créés entre les hommes d'une contrée », sur « la puissance de l'espace et du temps », constituée par les

[1] Cité par M. Bloch, « Sur les grandes invasions. Quelques positions de problèmes » (1945), in *Mélanges historiques* I (Paris 1963), 96 (texte publié en 1774, et en français en 1835).

[2] A. Thierry, *Récits des temps mérovingiens, précédés de Considérations sur l'histoire de France* (Paris 1840 ; nouv. éd. 1867).

[3] Je renvoie une fois pour toutes à K. F. Werner, *Das NS-Geschichtsbild und die deutsche Geschichtswissenschaft* (Stuttgart 1967). Cf. en outre J. P. Faye, *Langages totalitaires. Critique de la raison / l'économie narrative* (Paris 1972).

[4] Cf. Z. Sternhell, *La droite révolutionnaire, 1885-1914. Les origines françaises du fascisme* (Paris 1978).

« causes innombrables cachées dans les profondeurs de la terre, dans les mystères du corps et de l'âme des hommes » ; expliquer cette continuité est pour l'historien « la tâche de demain » (t. VIII (1926), 366). Cette adaptation nationaliste du celtisme romantique ne saurait placer Rome sous un jour favorable. « Rome était encore inconnue de l'Occident et les Gaulois avaient déjà des lois utiles, de grandes villes, des champs bien cultivés, une industrie fort habile, des familles unies, le culte de la poésie, l'amour des dieux et le sens de la vertu » ; la conquête n'était pas nécessaire pour « imprimer à ces bonnes choses les façons élégantes du monde classique », l'hellénisme rayonnant depuis Marseille y fût parvenu de façon bien préférable. Rome au contraire a dévoyé la Gaule, dit ailleurs Jullian, elle « l'a frappée dans son présent, elle l'a effacée dans son passé, elle l'a retardée dans ses destins naturels » (t. VI (1920), 550 et s.). Ainsi, la culture 'gréco-latine' demeure au sommet de l'échelle des valeurs, et Rome elle-même n'en fait pas moins l'objet d'un jugement négatif. Aussi son déclin, vu exclusivement de Gaule bien entendu, est-il présenté en quelque sorte comme un juste retour des choses, et la catastrophe germanique où s'abîme sa puissance caduque comme une revanche de la nation méconnue, qui elle-même n'est pas atteinte : « Si les Augustes romains, fils ou héritiers de Théodose, avaient compris ces sentiments humains, ces leçons de l'histoire, ces lois de la nature, s'ils avaient laissé grandir la patrie gauloise à l'ombre de l'Empire, ils auraient peut-être procuré à cet Empire de nouveaux siècles de durée... Mais la Gaule échappera à la ruine du monde impérial, elle trouvera son salut dans les Francs de sa frontière, et c'est à eux que reviendra la tâche de reprendre et de continuer son unité nationale. Quand les empereurs de Rome n'écouteront plus les voix de la Gaule, un roi des Francs sera près d'elle pour répondre à son appel » (t. VIII, 383). Ici encore le discours nationaliste renouvelle l'expression d'idées bien plus anciennes en France, et toujours intactes dans cette page écrite après la guerre de 1914-1918.

Jullian est à ma connaissance le seul historien universitaire des origines de la France, et par conséquent de la fin de Rome, dont l'œuvre soit nationaliste au sens précis du terme ; d'où l'originalité d'assumer comme son héritage la culture 'gréco-latine', et de récuser le conquérant qui l'apportait. Cela dit, en tant qu'héritier précisément, il se situe en deçà de la frontière disparue, et c'est un trait qui le rend proche de deux hommes que la fin de l'Empire en Occident a également occupés, Ferdinand Lot (1866-1952) et André Piganiol (1883-1968). Lot côtoie pendant sa jeunesse les mêmes influences que Jullian [1]. Sa formule est pourtant différente, sa stature intellectuelle, il est vrai, beaucoup plus haute. Rebelle à la théorie allemande de la race, il est attentif en revanche à la formation de la nation [2], dont il analyse les débuts en France [3], avec le parti de continuité mesurée qui domine en fait l'historiographie française depuis Fustel de Coulanges [4]. Aussi conclut-il que « les Barbares n'ont pas détruit l'Empire romain d'Occident. L'Empire est mort de maladie interne » ; ceci dans son grand livre sur *La fin du monde antique et les débuts du Moyen Age* (p. 275), publié en 1927 par Henri Berr dans *L'Evolution de l'Humanité*, et achevé en fait à la veille de 1914. André Piganiol, historien de Rome et non du Moyen Age [5], assume plus fermement l'héritage romain, ce qui le conduit à formuler un démenti non dépourvu de nuances, mais néanmoins retentissant à l'encontre de la théorie du déclin. *L'Empire chrétien (325-395)* paraît en 1947 dans la collection Glotz, monument de l'enseignement supérieur de l'histoire sous la IIIe République [6]. Piganiol y dépeint un

[1] Cf. Ch. E. Perrin, « Ferdinand Lot : l'homme et l'œuvre », in *Recueil des travaux historiques de Ferdinand Lot*, 2 vols. (Genève / Paris 1968), I 3-118.

[2] F. Lot, « Qu'est-ce qu'une nation ? » (1949), in *Recueil...*, I 257-270.

[3] P. ex. F. Lot, *Les invasions germaniques. La pénétration mutuelle du monde barbare et du monde romain* (Paris 1935).

[4] Cf. M. Bloch, « Sur les grandes invasions », cité *supra* p. 212 n. 1.

[5] Notice d'A. Chastagnol, in *Rev. Hist.* 240 (1968), 566-571.

[6] 2e éd. mise à jour par A. Chastagnol, Paris 1972.

IVe siècle définitivement rappelé dans la zone lumineuse de l'Antiquité, non seulement éloigné de l'agonie, mais riche en promesses d'un avenir neuf. Refusant dès lors le diagnostic de 'maladie interne' de Lot, plus éloigné que ce dernier, de par sa discipline, de la problématique traditionnelle des origines françaises, Piganiol est conduit après la guerre de 1939-1945 à souligner le rôle funeste des Barbares, et singulièrement des peuples germaniques, dans la fin de l'Empire en Occident, et il clôt son livre sur la formule devenue célèbre : « La civilisation romaine n'est pas morte de sa belle mort. Elle a été assassinée » (1947, p. 422). Du même coup le contraste est forcé entre la floraison impériale et la barbarie extérieure : « Les Germains habitent d'affreux pays, dont ils ont la paresse de défricher le sol ingrat... Mais ce sont des soldats-nés » (p. 420). En 1939, son *Histoire de Rome* à l'usage des étudiants, constamment rééditée, avait proposé une explication plus traditionnelle de la fin de l'Empire, où les causes politiques et sociales conservaient la première place. Et il terminait en affirmant le lien indissoluble entre Rome et la civilisation dans son progrès séculaire : « (Rome) a rempli une mission éducatrice envers tous les peuples de l'Empire, elle les a aidés à concevoir des pensées communes, elle a, dans le cadre où s'est exercée son action, préparé l'unité de l'humanité » (p. 509). Le professeur dont nous lisons là le credo humaniste plus que national, que nous verrons plus loin laïque et quelque peu jacobin, se sent indiscutablement issu de cette Rome-là.

Il ne faut pas oublier que l'historiographie française a retrouvé aussi Rome, le déclin et les Barbares en Afrique du Nord, de Gaston Boissier et Stéphane Gsell à Christian Courtois et à Jean-Paul Brisson, à travers les vicissitudes de la colonisation et de la décolonisation : mais cela nous entraînerait trop loin du problème général [1].

[1] G. Boissier, *L'Afrique romaine. Promenades archéologiques en Algérie et en Tunisie* (Paris 1895) ; S. Gsell, « L'histoire de l'Afrique du Nord », Leçon inaugurale au Collège de France, éd. de la Revue Bleue (1912) ; C. Courtois, *Les Vandales*

En Italie, un rapport complexe s'établit entre la fin du monde antique, plus précisément la date de 476, et le début de l'histoire nationale. Par un paradoxe qui n'est qu'apparent, l'Italie ne pouvait naître que de la ruine de Rome, et cette position se dessine en effet dès le XIXe siècle [1], pour se montrer encore dans la *Storia d'Italia*, en cours de publication depuis 1972 chez l'éditeur Einaudi [2]. Et si le *ventennio fascista* se devait de rétablir la continuité dans sa perspective impérialiste, le problème du déclin de l'Empire n'est évidemment pas le sien. Ceci ne veut pas dire que le débat entre romanistes et germanistes soit resté inconnu aux Italiens. Mais, comme dans l'Allemagne de Savigny, il se manifeste avec un éclat particulier et précoce dans le domaine de l'histoire juridique et du droit, où il s'agit de rendre compte d'une situation historique éclatée après la fin officielle de l'autorité législative impériale [3].

Le nationalisme des années 1880 n'est que l'une des voies d'un mouvement d'idées complexe, où pointent aussi les jeunes sciences humaines, anthropologie et démographie. Romanistes et germanistes s'affrontent dans la culture allemande depuis Savigny et Herder, et depuis le XVIe siècle [4]. Mais en cette fin du XIXe siècle, le débat, qui n'est autre que celui de la rup-

---

et l'Afrique (Paris 1955) ; J. P. Brisson, *Autonomisme et christianisme...*, cité *infra* p. 230 n. 1. Un point de vue récent, avec une introduction historiographique, chez M. Benabou, *La résistance africaine à la romanisation* (Paris 1976). Il va de soi que la bibliographie à citer est immense.

[1] Cf. B. Croce, *Storia della storiografia italiana nel secolo decimonono* I (Bari 1921) ; F. Calasso, *Medioevo del diritto*, I : *Le fonti* (Milano 1954 ; seul paru), 3-37.

[2] *Storia d'Italia*, II 1 : *Dalla caduta dell'Impero romano al secolo XVIII* (Torino 1974) (avec une brève mise en place) ; voir toutefois *Storia d'Italia*, I : *Documenti* 1 (1973), L. Cracco Ruggini/G. Cracco, « L'eredità di Roma », pp. 5-45.

[3] Cf. F. Calasso, *Medioevo del diritto*. A titre d'exemple, F. Brandileone, « Di un indirizzo fondamentale degli odierni studi italiani di storia del diritto » (1888), et « Il diritto romano nella storia del diritto italiano » (1921), in *Scritti di storia del diritto privato italiano* (Bologna 1931), 3-18 et 21-58.

[4] Cf. J. Ridé, *L'image du Germain dans la pensée et la littérature allemandes de la redécouverte de Tacite à la fin du XVIe siècle. Contribution à l'étude de la genèse d'un mythe* (Lille 1977).

ture ou de la continuité autour des invasions germaniques, reflète le succès marqué rencontré en Allemagne par le biologisme darwinien. On serait tenté de l'expliquer comme une conduite culturelle de compensation face à la revendication de l'héritage romain. L'essor précoce de l'anthropologie nationale ou germanique, la *Siedelungsgeschichte* [1], l'œuvre de Meitzen [2] et celle de Schmidt [3] auraient pu répondre aussi, pour leur part, à un tel besoin. Quoi qu'il en soit, K. F. Werner a montré sans peine que l'idée de race et d'histoire raciale habituellement associée au national-socialisme est déjà présente à l'aurore du siècle dans l'historiographie allemande, qu'elle distingue, même si l'on discerne sur ce point des influences françaises comme celle d'Augustin Thierry. Le darwinisme et l'anthropologie renouvellent ainsi une idée aussi ancienne que l'Antiquité elle-même, de Tacite à Salvien, celle du jeune et vigoureux barbare face à la corruption du vieil homme impérial. L'image de la sénilité, du corps exsangue, de la jouvence barbare, est toujours là, elle est diffusée dans le public. Le livre du socialiste Ludwig Woltmann, *Die Germanen in Frankreich* (1907), est un bon exemple du rôle assigné au déclin de l'Empire dans l'apologie de la germanité [4]. Le thème se retrouve chez Engels [5], mais son interprétation se fonde sur les stades d'évolution des sociétés, et non sur la sélection au sein de l'espèce. Dans le carnet de lectures de l'anthropologie allemande, et surtout anglo-saxonne, qu'est *L'origine de la famille, de la propriété pri-*

[1] Bilan de G. Tabacco, « Problemi di insediamento e di popolamento nell'alto Medio Evo », in *Riv. Stor. Ital.* 79 (1967), 67-110.

[2] A. Meitzen, *Wanderungen, Anbau und Agrarrecht der Völker Europas nördlich der Alpen* (Berlin 1895).

[3] L. Schmidt, *Geschichte der deutschen Stämme bis zum Ausgang der Völkerwanderung* (Berlin 1904-1918).

[4] Cité par K. F. Werner, *NS-Geschichtsbild...*, 11. Sur Woltmann et ses relations avec Vacher de Lapouge, cf. Z. Sternhell, *La droite révolutionnaire...*, 164-165.

[5] Citations d'après l'éd. fr. publiée sous ce titre par E. Bottigelli (Paris 1975), trad. J. Stern, augm. de « Sur l'histoire des anciens Germains », « L'époque franque », « La Marche », et de lettres.

vée et de l'Etat (1884), Engels souligne qu'il se sépare de « nos historiens chauvins », qui invoquent des vertus ethniques spécifiques (p. 165). Il présente les Germains en voie d'acculturation, et l'Empire acculé par sa propre évolution à un « déclin sans espoir » (p. 163). Et il écrit : « Tout ce que les Germains inoculèrent au monde romain de force vitale et de ferment vivifiant était barbarie. En fait, seuls des barbares sont capables de rajeunir un monde qui souffre de civilisation agonisante. Et le stade supérieur de la barbarie, vers lequel et dans lequel avaient évolué les Germains avant les grandes invasions, était justement le plus favorable à ce processus. Cela explique tout » (p. 165). Au cœur de l'histoire universitaire, Otto Seeck publie entre 1895 et 1921 sa *Geschichte des Untergangs der antiken Welt*. Sa position y est plus subtile, car il récuse la valeur explicative des constats anthropologiques, mais pour en transposer le jeu sur le plan socio-culturel. Il n'est pas seul à procéder ainsi, et le problème des élites est un produit du darwinisme, que nous retrouverons plus loin.

Renvoyons encore au livre de K. F. Werner pour le racisme national-socialiste, son historiographie, et la place occupée dans ses schémas par le déclin et la chute de l'Empire romain. Situation d'ailleurs complexe. Plus que jamais une germanité biologique (confondue, note Werner, avec la nordicité) prend place au sommet de l'échelle des valeurs. Et la vision négative du monde romain inclut, au premier chef, le christianisme : autre thème traditionnel, et commun à des visions très différentes, auquel nous reviendrons. En revanche, le IIIe Reich s'interroge sur l'Empire, héritage politique moins aisé encore à nier que celui du droit, en dépit de l'accent mis sur la germanité de l'Empire carolingien. C'est dire que, si la version 'raciale' de l'histoire occidentale a sombré corps et biens avec le national-socialisme allemand, la question du rapport historique entre les Germains et l'Empire n'en est pas moins restée ouverte après 1945. Le parti de la continuité semble décidément prévaloir. C'était déjà la position d'un Fustel de Coulanges, non

dépourvue sans doute d'intentions nationales, d'un Alfons Dopsch, contemporain de la montée nationaliste allemande [1], d'un Henri Pirenne, qui soulignait la continuité mérovingienne pour mieux creuser la coupure catastrophique de l'Islam [2], mais qui devait, ce faisant, remettre en question le rôle décisif des invasions germaniques dans la formation de l'Europe [3]. On ne peut ignorer non plus la signification contemporaine des accents placés sur la continuité en Gaule, et sur la demande d'intégration des envahisseurs, par les historiens allemands de l'après-guerre, qui conjuguent ainsi le renouvellement de la perspective de Dopsch avec leur maîtrise traditionnelle dans le domaine de l'histoire des institutions [4]. Mais il y a plus. Toute la réflexion historique du XXe siècle tendait vers la longue durée, bien avant que Fernand Braudel ne consacrât l'expression en lui assignant une problématique précise. Tendance plus précoce et mieux affirmée, on ne s'en étonne pas, sur le versant médiéviste de notre question, où la perspective de longue durée s'imposait dans l'histoire agraire avant même de culminer dans l'œuvre de Marc Bloch [5].

Mais revenons au déclin de l'Empire, à la 'maladie interne', selon le mot de Lot, qui l'aurait rendu en tout état de cause

[1] A. Dopsch, *Wirtschaftliche und soziale Grundlagen der europ. Kulturentwicklung aus der Zeit von Caesar bis auf Karl den Grossen*, 2 vols. (Wien 1923-24).

[2] H. Pirenne, *Histoire économique de l'Occident médiéval* (Bruges 1951), notamment « Mahomet et Charlemagne » (1922), pp. 62-70 ; « Un contraste économique. Mérovingiens et Carolingiens » (1923), pp. 71-82.

[3] Cf. P. Brown, « *Mohammed and Charlemagne* by Henri Pirenne », in *Daedalus* 103 (1974), 25-33.

[4] Quelques exemples : K. F. Stroheker, *Der senatorische Adel im spätantiken Gallien* (Tübingen 1948), qui fit date ; K. F. Werner, « Les principautés périphériques dans le monde franc du VIIIe siècle », in *I problemi dell'Occidente nel secolo VIII, Settimana XX* (Spoleto 1973), 483-532 ; M. Heinzelmann, *Bischofsherrschaft in Gallien. Zur Kontinuität röm. Führungsschichten vom 4. bis zum 7. Jhdt. Soz. prosopogr. und bildungsgesch. Aspekten*, Francia, Beiheft 5 (München 1976) ; E. Ewig, *Spätantikes und fränkisches Gallien. Gesammelte Schriften* (1952-1973), hrsg. von H. Atsma, Francia, Beiheft 3/1-2 (München 1976-1979).

[5] M. Bloch, *Les caractères originaux de l'histoire rurale française* (Oslo 1931 ; nouv. éd. Paris 1952, t. II, avec suppl. établi par R. Dauvergne, 1956).

vulnérable. Le problème avait été repris aux auteurs antiques lorsque les humanistes avaient identifié la culture occidentale aux valeurs d'une latinité retrouvée après avoir été perdue. Il en résulta le plus fascinant des jeux de miroirs : ce furent ses propres maux, et ses propres angoisses, que la conscience occidentale projeta tour à tour en ce lieu du passé, investi par elle d'une signification vitale. Et d'abord, l'appréciation négative du rôle politique et culturel du christianisme, déjà formulée par les Lumières, réunit des œuvres d'orientation parfois très variée quant au reste.

Le siècle des Lumières avait repris contre l'Eglise de son temps les griefs de la polémique antique contre les chrétiens, accusés de se dérober à tous les devoirs de la société, procréation, travail, service public. Jullian enveloppe à vrai dire dans une même réprobation tous les contemporains de la chute. Tout de même, il distingue « tous ces êtres qui renoncent aux joies les plus naturelles de la famille, et qui refusent à l'Empire les enfants nécessaires à sa vitalité », ces moines « croupissant dans la misère pour ne point travailler » ; et de citer Ammien Marcellin et Rutilius Namatianus (t. VIII (1926), 356-358). Piganiol ne dit pas autrement en commentant la conversion de Constantin : « Les catholiques au pouvoir se sont enrichis, ont occupé les plus hautes places ; ils ont pris la défense de la propriété et laissé espérer que la chute de Rome n'était pas pour demain. Mais, quand Rome traversa la crise suprême, les chrétiens, la voyant perdue, l'ont traitée de cité du Diable et l'ont de nouveau trahie. La patrie romaine a beaucoup à se plaindre de ces mauvais citoyens » (*L'Empire Chrétien*, 463). L'anachronisme est touchant de transparence. Lot n'a pas soupçonné, de son côté, la signification et l'efficacité du système impérial chrétien instauré au IVe siècle. Ce fut pour lui « un pur non-sens », « une folie politique » (*La fin du monde antique*, 46). L'Eglise « voudra tuer toute pensée libre » (*ibid.*, 56). A cause d'elle, le Moyen Age oublia un héritage essentiel de la Rome antique, restauré par la séparation moderne entre l'Eglise et

l'Etat. Piganiol méconnaît de même l'activité des théologiens, la physionomie des moines, qu'il salue pourtant en 1947 comme des « réfractaires sociaux », au sens que le mot venait d'avoir dans le pays occupé. C'est que le christianisme posait à ces hommes un des problèmes les plus graves qu'ils pussent concevoir, celui du rapport culturel entre les élites et les masses, pour reprendre les termes du temps. Lot souligne ainsi que l'Eglise paya sa victoire trop rapide d'une grave dégradation. Mais le laïcisme de l'Université républicaine n'est pas seul en cause. Par un regroupement culturel qui nous surprend depuis Marrou, mais qui allait de soi, l'élite des clercs, un Duchesne, un Delehaye, pose le même regard glacial sur les manifestations religieuses étiquetées comme populaires [1]. Ernest Stein encore n'aura pas de mots assez durs pour les misérables compatriotes d'Antoine et « leur abrutissement de fellahs paresseux » [2]. Pour des raisons à première vue différentes, et pourtant fort proches, laïques et catholiques prenaient leurs distances à l'égard des 'masses'. Pensées comme une force irrésistible et aveugle, celles-ci inspiraient la plus actuelle des inquiétudes, bien avant 1917, à la bourgeoisie occidentale. Et cette dernière ne pouvait s'empêcher de les revoir à cet horizon essentiel de son passé, pesant d'un poids fatal sur le déclin du monde qui avait produit les valeurs humanistes.

Henri Marrou (1904-1977) vint, on le sait, changer tout cela. Nourri à la grande école classique, et maître de ses disciplines, historien de la culture, et plus précisément de l'*uomo di cultura*, il se trouva « attiré après tant d'autres par le pro-

[1] L. Duchesne, *Histoire ancienne de l'Eglise*, 4 vols. (Paris 1906-1925) ; ainsi t. III ([2]1910), sur le Ve siècle : « Tout le monde est chrétien. Tout le monde pourra-t-il l'être sérieusement ? A cette question les moines donnent une réponse négative et souvent excessive » (pp. v-vii, *passim*) ; « Dans la religion chrétienne, le culte des saints, des reliques, des images, est un apport du populaire (etc.) » (p. 17) ; H. Delehaye, *Les légendes hagiographiques* (Bruxelles 1905), et toute son œuvre. Cf. l'important essai de S. Boesch Gajano, *Agiografia altomedioevale* (Bologna 1976), 7-48.

[2] E. Stein, *Histoire du Bas-Empire* I (cité *infra* p. 228 n. 2), 149 ; même texte dans l'éd. allemande, p. 231 (réponse à une observation d'A. Momigliano).

blème de la décadence et de la fin de la civilisation antique », qu'il choisit d'aborder à travers une œuvre, celle d'Augustin [1]. Il aperçoit d'emblée l'alternative : sur le versant antique, « lente agonie, décomposition progressive... vieillesse, décrépitude, lumière qui s'éteint » ; du côté médiéval en revanche, « l'antiquité finissante n'apparaît plus sous l'aspect de la mort, mais comme liée à une nouvelle floraison de la vie ». Ceci conduisait Marrou à récuser en passant « le cadre traditionnel : antiquité, moyen âge ». Dans son premier état, l'étude sur Augustin dressait, à travers celui-ci, un bilan sévère du 'vieillissement' de la culture antique. Mais Augustin était présenté d'autre part comme « le premier qui ait réalisé ce que signifiait la décadence... et qui nettement soit orienté vers l'avenir, vers la reconstruction totale de la culture sur un plan nouveau ». C'est donc lui « qui représente pour ce temps la valeur éternelle de l'humanisme », et c'est là que Marrou veut en venir. En 1949, il publie l'étonnante *Retractatio*, où sont posés les thèmes de toute son œuvre ultérieure. Il aggrave son appréciation des invasions, en maintenant néanmoins son affirmation de la continuité de l'époque. Il souligne « l'autre aspect, collectif et social, du problème culturel ». Surtout, il revient sur deux points fondamentaux : l'art consommé de la rhétorique, qu'en raison de sa propre ignorance de moderne il a méconnu chez Augustin ; l'exégèse, dont l'étude a été, dit-il, sa « contribution indirecte à l'un des débats qui ont le plus animé les milieux théologiques pendant ces dernières années ». En somme, Marrou a renversé des décennies d'historiographie de l'Antiquité tardive, en restaurant à la fois la distance du christianisme de ce temps, et son statut de référence pour la pensée chrétienne d'aujourd'hui : l'un ne pouvait aller sans l'autre [2]. La démarche de l'historien s'éclaire

[1] H. I. MARROU, *Saint Augustin et la fin de la culture antique* (Paris 1938).

[2] Cf. les recueils d'articles de Marrou, *Patristique et humanisme* (Paris 1976), avec bibliographie ; *Christiana tempora*, préf. de G. VALLET (Ecole Franç. de Rome 1978) ; et le petit livre posthume, *Décadence romaine ou antiquité tardive ? IIIe-VIe siècles* (Paris 1977).

par la biographie de l'homme. Cette dernière donne à comprendre comment la fin du monde antique lui fut un problème personnel [1]. Hanté dans les années vingt par la 'crise de la culture', mais pour déplorer la séparation culturelle entre l'élite et le peuple, présent dans les drames de son temps, il répond au monde par un engagement d' 'intellectuel chrétien'. On ne saurait dresser encore le bilan de son influence. Mais on mesure déjà combien il a contribué à rendre caduc tout un pan de la thématique illuministe et positiviste du déclin, relative à la place de l'Eglise et de la culture chrétienne dans l'Empire. Il faudrait le confronter à cet égard avec d'autres catholiques, un Gilson, un Le Bras. On notera aussi, dans la génération présente, l'attention donnée à l'expérience religieuse passée, sous ses formes collectives. Le clivage de l'élite et des masses, le concept de déclin s'y annulent ensemble au profit d'une continuité nationale ou européenne à la fois très complexe et très longue. La direction est à suivre, en France comme en Italie [2].

Au surplus, dans le domaine de l'histoire culturelle, Marrou n'a pas été seul. Déjà Gaston Boissier avait su attirer l'attention sur le 'paganisme' aristocratique [3]. Arnaldo Momigliano a étudié les *uomini di cultura* d'une Antiquité intacte en Italie

[1] H. I. Marrou, *Crise de notre temps et réflexion chrétienne (de 1930 à 1971)* (Paris 1978), introd. de J. M. Mayeur, pp. 9-29 (d'où proviennent les citations).

[2] P. ex. *Le christianisme populaire*, dir. B. Plongeron, R. Pannet (Paris 1976), notamment les contributions de J. Hadot, C. Vogel, et P. Riché ; J. Le Goff, *Pour un autre Moyen Age. Temps, travail et culture en Occident : 18 essais* (Paris 1977), notamment l'introduction, pp. 7-15 ; « Culture cléricale et traditions folkloriques dans la civilisation mérovingienne » (1967), pp. 223-235 ; « Culture ecclésiastique et culture folklorique au Moyen Age : saint Marcel de Paris et le Dragon » (1970), pp. 236-279 ; G. Cracco, « Uomini di Dio e uomini di Chiesa nell'alto Medioevo (per una reinterpretazione dei 'Dialogi' di Gregorio Magno) », in *Riv. di storia soc. e relig.* 12 (1977), 163-202. Position générale du problème dans *Religione e religiosità popolare*, Rich. di Storia soc. e relig., N.S. VI/11 (Janvier-Juin 1977), et S. Boesch Gajano, *op. cit. supra* p. 221 n. 1.

[3] G. Boissier, *La fin du paganisme. Etude sur les dernières luttes religieuses en Occident au IVe siècle*, 2 vols. (Paris 1891).

jusqu'à Cassiodore [1]. Le filon culturel antique a été poursuivi plus tard encore par deux élèves de Marrou, Jacques Fontaine et Pierre Riché [2], puis au cours d'une Semaine de Spolète [3], et tout récemment encore dans un livre du même Pierre Riché [4]. D'autre part, comme le proposait Marrou lui-même, l'Antiquité tardive tend à se constituer en territoire distinct, à la fois transition essentielle et culture à soi suffisante. Une *Semaine* de Spolète [5] et un *Cahier* de l'Accademia dei Lincei [6] ont pris acte de cette perspective, à laquelle se rattachent par exemple la démarche de Peter Brown, qui vise à ressusciter le vécu de ses élites et de ses anonymes [7], ou bien encore la réévaluation du souverain constantinien [8]. Autant de manières de refuser le vieux découpage de l'humanisme classique.

En fait, la thématique du déclin est restée assez vivante, au cours du dernier siècle, pour accueillir les interrogations du jour dans son discours sur la fin et le commencement : le débat démographique ; les rapports entre les 'élites' et les 'masses' ; les mécanismes économiques et les conflits sociaux.

L'une des variations sur le thème du déclin, commune à l'Antiquité tardive et aux Lumières, concerne la population

[1] A. Momigliano, « Cassiodorus and Italian culture of his time » (1955) ; « Gli Anicii e la storiografia latina del VI secolo d. C. » (1956), in *Secondo contributo alla storia degli studi classici* (Roma 1960), 191-229 et 231-253.

[2] J. Fontaine, *Isidore de Séville et la culture classique dans l'Espagne wisigothique* (Paris 1959) ; P. Riché, *Education et culture dans l'Occident barbare, VIe-VIIIe siècles* (Paris 1962).

[3] *La cultura antica nell'Occidente latino dal VII al' XI secolo, Settimana XXII* (Spoleto 1975).

[4] P. Riché, *Ecoles et enseignement dans le Haut Moyen Age* (Paris 1979) (Les écoles et l'enseignement dans l'Occident chrétien de la fin du Ve au milieu du XIe siècle).

[5] *Il passaggio dall'Antichità al Medioevo in Occidente, Settimana IX* (Spoleto 1962).

[6] *Tardo antico e alto medioevo. La formazione artistica nel passaggio dall'antichità al medioevo* (Roma 1968).

[7] P. Brown, *Augustine of Hippo. A biography* (London 1967) ; *Religion and Society in the Age of Saint Augustine* (London 1972) (recueil d'articles) ; *The World of Late Antiquity. From Marcus Aurelius to Muhammad* (London 1971).

[8] Cf. *Konstantin der Grosse*, hrsg. von H. Kraft, Wege der Forschung 131 (Darmstadt 1974).

et le peuplement. Le siècle écoulé hérite sur ce point d'un dossier de textes, et de leur interprétation. D'autre part, l'essor véritable de la démographie historique, liée aux théories générales de la population, commence avec lui. L'Antiquité reçoit d'emblée sa part dans cet intérêt [1]. On ne saurait entrer ici dans le problème général d'une méthode constamment affinée, depuis la dernière guerre surtout, et cependant inaccessible à l'histoire ancienne puisque son questionnaire et sa démarche sont résolument quantitatifs ; et dans la discussion, également générale, des possibilités qui demeurent ouvertes à celle-ci. Notre propos doit en effet se limiter ici à suivre tant les essais de vérification que les utilisations du thème traditionnel. En France, l'histoire du peuplement s'engage assez vite dans la voie archéologique, avec le livre célèbre d'Adrien Blanchet [2], qui tire des enceintes du IIIe siècle un tableau de régression spectaculaire, auquel souscrira encore Ferdinand Lot [3], mais qui sera démenti dans ses principes mêmes, notamment par Michel Roblin [4]. Pour l'Italie, le problème doit être pris de plus haut, et les propositions récentes sont en tout état de cause prudentes, à la fois dans l'interprétation des données archéologiques ou textuelles, et dans les conclusions [5]. En somme, le tableau traditionnel

[1] J. Beloch, *Die Bevölkerung der griechisch-römischen Welt* (Leipzig 1886) ; « Die Bevölkerung Italiens im Altertum », in *Klio* 3 (1903), 471-490. R. von Pöhlmann, *Die Übervölkerung der antiken Grossstädte* (Leipzig 1884). Sur Beloch (1854-1929) et Pöhlmann (1852-1914), cf. K. Christ, *Von Gibbon zu Rostovtzeff. Leben und Werk führender Althistoriker der Neuzeit* (Darmstadt 1972), 248-285 et 201-247.

[2] A. Blanchet, *Les enceintes romaines de la Gaule* (Paris 1907).

[3] F. Lot, *Recherches sur la population et la superficie des cités remontant à l'époque gallo-romaine*, 3 vols. (Paris 1945-1970).

[4] M. Roblin, « Cités ou citadelles ? les enceintes romaines du Bas-Empire d'après l'exemple de Paris », in *REA* 53 (1951), 301-311, et ses travaux ultérieurs.

[5] Voir le bilan de P. J. Jones, « L'Italia agraria nell'alto Medioevo : problemi di cronologia e di continuità », in *Agricoltura e mondo rurale in Occidente nell'alto Medioevo, Settimana XIII* (Spoleto 1966), 57-92 ; L. Cracco-Ruggini/G. Cracco, « Changing Fortunes of the Italian City from Late Antiquity to Early Middle Ages », in *RFIC* 105 (1977), 448-475 ; *Papers in Italian archaeology*, I : *the Lancaster Seminar*, British Archaeol. Reports, Suppl. series 41 (1978) ; les travaux de Mazzarino et Ruggini cités ci-dessous p. 233 nn. 5 et 6.

se trouve débordé, même sous la forme un peu plus sophistiquée de la déficience en *man-power* qui en a été la dernière expression dans le livre d'Arthur Boak [1]. Mais surtout la vision des rapports entre christianisation et population a été véritablement renversée.

L'objet constituant de la démographie est en fin de compte l'optimum de population, et l'histoire est tout naturellement convoquée. Ainsi, entre les deux guerres en France, par Adolphe Landry. Maître de conférences d'histoire des doctrines (puis des faits et des doctrines) économiques à l'Ecole pratique des Hautes Etudes, il y est suppléé par Simiand lorsqu'il entre dans la carrière politique en 1911 ; il porte dans une publication de 1942 le titre de vice-président de l'Alliance nationale contre la dépopulation. En 1934, il publie *La révolution démographique*, et il reprend les aspects antiques du problème dans un article de la *Revue Historique* [2], unissant comme tant d'autres le déclin de la Grèce et celui de Rome. Il conteste la prépondérance des explications économiques devenues courantes à cette date, et que l'on verra plus loin : « ...la relation causale est inverse : c'est la dépopulation qui a entraîné l'appauvrissement — qu'il faut à la vérité entendre d'une certaine manière ». Il donne la priorité aux causes morales, diffusées depuis le haut, à partir d'Auguste, et surtout de Marc-Aurèle. Puis, ce mouvement s'arrête après la chute de l'Empire. Certes, des raisons économimiques ont plaidé à nouveau en faveur de la famille. Mais surtout le changement est culturel. La 'nuit intellectuelle' de la barbarisation a rendu son libre jeu à la « loi de la nature en matière de reproduction ». Et le christianisme fonde, pour des siècles, une « morale sexuelle qui avait beaucoup manqué au monde gréco-romain », et qui assure « l'ordre démographique naturel ». En dépit du monachisme, le christianisme antique

[1] A. E. R. Boak, *Manpower Shortage and the Fall of the Roman Empire in the West* (Ann Arbor / London 1955). CR de M. I. Finley, in *JRS* 48 (1958), 156-164.

[2] A. Landry, « Quelques aperçus concernant la dépopulation dans l'Antiquité gréco-romaine », in *Rev. Hist.* 177 (1936), 1-33.

est donc exonéré du grief de dépopulation, avec une bienveillance sans doute anachronique. Et l'auteur invite ses contemporains à observer au déclin du monde antique la « connexion entre la dépopulation et la notion de décadence », la première « dévorant particulièrement les élites ». L'éclairage se modifie à la fin des années cinquante, lorsque la demande socio-culturelle de contraception s'affirme en termes nouveaux et provoque des débats qui animent l'intérêt pour les attitudes anciennes [1]. Keith Hopkins considère que le christianisme a mis fin à une période éclairée en ce domaine [2] ; J. T. Noonan, plus nuancé, montre comment la christianisation, contemporaine de la gnose, a distingué chasteté conjugale et procréation [3]. Là encore, en tout état de cause, le thème du déclin était remplacé.

Mais revenons au début du siècle. Nous y observons un débat social, aussi important que le débat national, lié à ce dernier dans une certaine mesure, et au cours duquel on se retourna également vers la fin de l'Antiquité. Débat sur le rapport politique entre les 'élites' et les 'masses', posé le plus souvent en termes au premier chef culturels, et fortement influencé, d'un autre côté, par les schémas darwiniens. A cet égard, l'histoire d'Otto Seeck est bien contemporaine de la sociologie de Vilfredo Pareto, selon lequel « la société est toujours gouvernée par un petit nombre d'hommes, par une *élite* », si bien que « l'histoire des sociétés humaines est en grande partie l'histoire de la succession des aristocraties » [4]. L'œuvre d'érudition documentaire et institutionnelle de Seeck, élève

[1] H. Bergues, Ph. Ariès, et *alii*, *La prévention des naissances dans la famille. Ses origines dans les temps modernes* (Paris 1959).

[2] K. Hopkins. « Contraception in the Roman Empire », in *Compar. Studies in Society and History* 8 (1965/66), 124-151.

[3] J. T. Noonan, jr., *Contraception. A History of its Treatment by Catholic Theologians and Canonists* (Harvard 1966).

[4] V. Pareto, *Manuel d'économie politique*, 1re éd. franç. 1909 ; Genève 1966, pp. 422 et s.

de Mommsen, est, on le sait, au seuil de toute notre connaissance de la période. Mais son nom reste attaché à la formule trop fameuse de « l'extirpation des meilleurs » (« Ausrottung der Besten »). Il la développe [1] dans des pages d'un darwinisme échevelé, où il compare la continuité et le progrès d'une civilisation à la succession des moissons assurées chaque année avec les semences sélectionnées l'année précédente. Si l'Empire d'Occident décline, ne produisant ni littérature digne de ce nom, ni innovations techniques, il faut y voir la conséquence cumulée des luttes civiles de la République, des purges impériales, des persécutions qui ont décapité les mouvements religieux de leurs guides. Les élites éliminées n'ont pu laisser de descendance, et le monde romain s'est ainsi exténué, tandis que la masse était en tout état de cause pauvre et inculte. L'Autrichien Ernest Stein (1891-1945) présente sous le même jour une évolution qui, pour lui aussi, commence au lendemain de l'époque hellénistique. Celle-ci se caractérisait par un fossé entre « l'esprit indépendant, dépourvu de préjugés et véritablement scientifique... des seules personnes cultivées » et « les nombreuses conceptions religieuses d'ordre inférieur » ; « le déclin du monde antique est manifesté par la pénétration progressive de ces conceptions dans la couche supérieure depuis le début du Ier siècle avant J.-C. » (éd. franç., I p. 7) [2]. Il ajoute que « l'esprit grec est, conformément à une évolution naturelle, tombé en déchéance sénile avant l'esprit romain » (p. 10). Et il rejoint Ferdinand Lot dans l'appréciation négative de la diffusion victorieuse du christianisme. En un mot, l'accent mis sur la forme

[1] O. Seeck, « Die Ausrottung der Besten » (*Geschichte des Untergangs der antiken Welt* I (Berlin 1895), 257-289), in *Der Untergang des römischen Reiches*, hrsg. von K. Christ, 38-72.

[2] E. Stein, *Histoire du Bas-Empire*, I : *De l'Etat romain à l'Etat byzantin (284-476)*, éd. fr. par J. R. Palanque (Bruges) ; 1re éd. : *Geschichte des spätröm. Reiches*, I : *Vom römischen zum byzantinischen Staate (284-476 n. Chr.)* (Wien 1928) ; II : *De la disparition de l'Empire d'Occident à la mort de Justinien (476-565)* (Bruges 1949). Sur Ernest Stein et sur le texte français, voir les introductions de Palanque, II pp. vii-xxii, I pp. ix-xii, et l'avant-propos de J. Stein, II pp. xxiii-xxxii.

culturelle des inégalités sociales et des facteurs de déclin le définit bien comme un homme formé avant 1917. Et tel est encore Mihail I. Rostovtzev (1870-1952), que nous retrouverons au premier rang dans le domaine économique, mais qui souligne aussi, au terme de son livre, « the increase of religiosity », et surtout « the gradual absorption of the educated classes by the masses and the consequent simplification of all the functions, etc.... which we call the barbarization of the ancient world » (en un sens qui n'est donc pas ethnique). La fin de l'Empire est pour le XXe siècle « a lesson and a warning », car elle montre à la fois la nécessité et l'impossibilité d'étendre « a higher civilization to the lower classes » [1]. Le conflit crucial du IIIe siècle opposait à ses yeux la bourgeoisie citadine et la masse des paysans et des soldats, en un tableau transparent où se lisait sans peine l'Octobre russe.

Renversement là encore, après la seconde guerre mondiale, dans le thème du conflit social comme conflit culturel. Des historiens en nombre croissant se sont placés en effet du côté de l'ombre, de ceux qui n'avaient point de part à la culture classique, et cela pour les interroger sur une capacité révolutionnaire désormais placée, en dépit des difficultés de la documentation, dans un éclairage positif. L'influence marxiste s'est exercée en ce sens [2], appuyée par l'information sur les travaux soviétiques de l'après-guerre [3]. Mais une certaine orientation de la pensée chrétienne a peut-être également joué. Les discussions passionnées autour du donatisme et de l'Afrique du Nord

[1] M. Rostovtzeff (*sic*), *The Social and Economic History of the Roman Empire*, 2nd ed., revised by P. M. Fraser (Oxford 1957 ; 1st ed. 1926), notamment 535 et s. Sur l'auteur, A. Momigliano, *Studies in Historiography* (London 1966), 91-104 ; K. Christ, *Von Gibbon zu Rostovtzeff*, 334-349.

[2] Voir p. ex. E. A. Thompson, « Peasant Revolts in Late Roman Gaul and Spain », in *Past and Present* 1952/2, 11-23.

[3] Cf. M. Raskolnikoff, *La recherche soviétique et l'histoire économique et sociale du monde hellénistique et romain* (Strasbourg 1975). Le livre le plus marquant semble avoir été celui d'E. M. Schtajerman, *Die Krise der Sklavenhalterordnung im Westen des röm. Reiches* (1957), übers. und hrsg. von W. Seyfarth (Berlin 1964).

dans les années cinquante et soixante sont caractéristiques [1]. La question d'ensemble a été posée par Santo Mazzarino, qui la juge d'ailleurs aussi ancienne « quanto il *mito* stesso della decadenza » [2]. La réponse lui paraît tenir dans les mouvements d'expression religieuse, mazdakisme, donatisme, dans le réveil des paysanneries provinciales, notamment en Orient, enfin dans la politique impériale à l'égard du populaire de Rome. Il accorde un rôle décisif à la christianisation. Mais il va sans dire que le marxisme courant avait diffusé, depuis 1945 surtout, une version du changement et des conflits sociaux où l'explication économique est essentielle.

L'histoire économique générale est fille, au début de notre siècle, d'un capitalisme interrogeant le passé pour y mettre à l'épreuve son postulat fondamental, le progrès, avec les critères assignés à celui-ci, l'état des techniques et celui des échanges monétaires, ainsi que l'entreprise individuelle. Sommairement parlant, ces critères étaient ceux de Marx lui-même. Ils sont générateurs, en un sens ou un autre, d'une conception à la fois linéaire et universelle de l'histoire, qui va commander une appréciation ambiguë de la fin de l'Empire. La question ouverte est alors en effet celle des premiers commencements, de la poursuite, des éclipses de ce progrès. Dans cette perspective, le déclin du monde antique apparaît à Ferdinand Lot comme « un phénomène bien surprenant pour nous, habitués à une prospérité sans cesse grandissante. Une crise commer-

[1] W. H. C. Frend, *The Donatist Church. A Movement of Protest in Roman North Africa* (Oxford 1952) ; J. P. Brisson, *Autonomisme et christianisme dans l'Afrique romaine de Septime Sévère à l'invasion vandale* (Paris 1958) ; cf. le compte rendu d'A. Mandouze, in *L'Antiquité Classique* 29 (1960), 61-107 (« Problèmes de méthode posés par la thèse de J. P. Brisson »). Bilan important de P. Brown, « Religious Dissent in the Later Roman Empire. The Case of North Africa », in *History* 46 (1961), 83-101.

[2] S. Mazzarino, « La democratizzazione della cultura nel 'Basso Impero' », 11e Congrès internat. des sciences historiques, *Rapports*, II : *Antiquité* (Göteborg 1960), 35-54 ; « Si può parlare di rivoluzione sociale alla fine del mondo antico ? », in *Il passaggio dall'Antichità al Medioevo in Occidente* (Spoleto 1962), 410-425.

ciale, une guerre, peuvent interrompre cette prospérité, mais nous sommes assurés qu'après un temps d'arrêt plus ou moins long les affaires reprendront et que la production des richesses ne s'arrêtera jamais. Pourquoi cela ? Parce que nous vivons sous le régime capitaliste, etc.... » (*Fin du monde antique*, p. 68). Lot et Pirenne d'un côté, Rostovtzev de l'autre, se demandent donc si l'Antiquité a connu le capitalisme, et la réponse commande leur appréciation de la fin de Rome. Elle est négative chez Lot, quelque peu nuancée chez Pirenne [1] : ce dernier reconnaît « une classe de capitalistes », détenteurs et manieurs de capital, dans chaque période historique ; mais cela ne suffit pas. « Le commerce et l'industrie déjà en décadence aux derniers temps de l'Empire romain continuent à s'affaiblir pendant l'époque mérovingienne. La civilisation prend un caractère essentiellement agricole », mais « les récoltes ne constituent pas un objet de commerce ». Le point de départ est l'essor du XIe siècle. Ce découpage deviendra classique du côté des médiévistes. Roberto S. Lopez l'exprime encore un demi-siècle plus tard : « un double mouvement de contraction et d'expansion — contraction du IIIe au IXe siècle à peu près, expansion du Xe au début du XIVe — après quoi, un nouveau cycle s'annonce » [2]. Du côté antique, la réplique est donnée en 1926 par Rostovtzev, dans cette *Social and Economic History of the Roman Empire*, dont toutes les réfutations raisonnées ne parviennent pas à éteindre la fascination [3]. Il présente, on le sait, après une belle époque bourgeoise, « the collapse of city-capitalism, which brought about the rapid decline of business activity in general, the resuscitation of primitive forms of economy, and the growth of state-capitalism ». Parmi les causes du tournant, placé au IIIe siècle, l'antagonisme entre les villes et les campagnes, dans

[1] H. Pirenne, « Les périodes de l'histoire sociale du capitalisme » (1914), in *Histoire économique de l'Occident médiéval*, 15-50.

[2] R. S. Lopez, *Naissance de l'Europe* (Paris 1962), 11.

[3] Sur l'auteur et l'œuvre, cf. *supra* p. 229 n. 1.

lesquelles se recrute l'armée ; l'exploitation des « toiling lower classes » par « the urban middle class », et d'autre part le penchant dangereux de cette dernière pour les placements en terre, déjà remarqué par Max Weber [1].

Le thème du déclin de l'Empire d'Occident reçut en somme son interprétation économique entre la veille de 1914 et celle de 1929. Mais, au cours des décennies suivantes, les historiens de l'Occident antique ou médiéval reprirent les principaux problèmes un à un, et parvinrent, inégalement, à sortir de l'ornière creusée par le postulat initial, et à élaborer des concepts économiques plus proches de leur objet. Les deux pôles de la réflexion furent la monnaie d'un côté, le rôle économique de l'Etat de l'autre ; ou, en d'autres termes, les échanges et la fiscalité. Le compte rendu des révisions déchirantes qui ont conduit à une meilleure intelligence des documents et des faits dépasserait la question traitée ici pour englober une bonne partie de l'histoire médiévale, et peut-être de l'histoire économique en général. Dans le domaine monétaire, je laisse de côté le problème ouvert et aventureux des prix [2], pour prendre acte en revanche des travaux qui ont précisé les mécanismes et les fonctions de la monnaie et fait notamment justice, dans leur démarche, de la trop fameuse alternative entre *Natur-* et *Geldwirtschaft*, où Dopsch [3] et Lot avaient vu un des critères de l'économie. Ces travaux vont des mises au point générales de Bloch et de Van Werveke [4] aux études de Mickwitz, Piganiol,

[1] Cf. A. Momigliano, « After Gibbon's *Decline and Fall* », *art. cit. supra* p. 209 n. 1.

[2] Cf. S. Mazzarino, *op. cit. infra* p. 233 n. 5 ; L. Ruggini, *op. cit. infra* p. 233 n. 6 ; pour l'Occident, J. Szilágyi a tenté de montrer une détérioration du niveau de vie des pauvres, de façon intéressante, mais non entièrement convaincante (« Prices and Wages in the Western Provinces of the Roman Empire », in *AAntHung* 11 (1963), 325-389).

[3] A. Dopsch, *Naturalwirtschaft und Geldwirtschaft in der Weltgeschichte* (Wien 1930).

[4] M. Bloch, « Economie-nature ou économie-argent : un pseudo-dilemme » (1933), « Le problème de l'or au Moyen Age » (1933), in *Mélanges historiques* II 868-877 et 839-867. H. Van Werveke, « Monnaie, lingots et marchandises », in *Ann. d'Hist. écon. et soc.* 3 (1931), 428-435.

Mazzarino sur le IVe siècle [1], au livre suggestif de Bolin [2]. La fiscalité soulève des réactions contradictoires, et sans doute également anachroniques, selon qu'il s'agit des propriétaires terriens ou des collèges professionnels, dans la mesure où un Piganiol, un Lot la considèrent en citoyens scrupuleux, mais persuadés des bienfaits de l'économie libérale. Puis, là encore, l'idée de déclin en Occident a été déchue de son rôle, et l'appréciation de la période a perdu sa fonction négative. Après les œuvres décisives de Gunnar Mickwitz sur les associations de métiers [3] et d'André Déléage sur le système fiscal [4], l'Italie a fourni le motif de deux livres qui ont changé la perspective générale sur la période, l'un de Santo Mazzarino en 1951 [5], l'autre de Lellia Ruggini en 1961 [6]. Le premier par un tableau démographique différencié et nuancé de l'évolution des villes et du recrutement militaire, par une mise au point sur le rôle de la monnaie et de l'estimation monétaire dans les paiements fiscaux. La seconde par la démonstration des origines de la double polarité italienne entre Rome et Milan, et par l'essai d'un commentaire économique sur les situations politiques successives du IVe au VIe siècle. Dans les mêmes années, la fin de

[1] G. Mickwitz, *Geld und Wirtschaft im römischen Reich des vierten Jahrhunderts n. Chr.* (Helsingfors/Leipzig 1932) ; A. Piganiol, « Le problème de l'or au IVe siècle », in *Annales d'histoire sociale* 1945, 1 (*Hommages à Marc Bloch*) (Paris 1946), 47-53 ; S. Mazzarino, *Aspetti sociali del IV secolo*, cité *infra* n. 5.

[2] S. Bolin, *State and Currency in the Roman Empire to 300 A.D.* (Stockholm 1958).

[3] G. Mickwitz, *Die Kartellfunktionen der Zünfte und ihre Bedeutung bei der Entstehung des Zunftwesens* (Helsingfors 1936). Voir ensuite A. Chastagnol, *La préfecture urbaine à Rome sous le Bas-Empire* (Paris 1960), et l'importante mise au point de L. Cracco Ruggini, « Le associazioni professionali nel mondo romano-bizantino », in *Artigianato e tecnica nella società dell'Alto Medioevo occidentale, Settimana XVIII* (Spoleto 1971), 59-193. Je ne connais pas d'étude sur l'historiographie fasciste des corporations.

[4] A. Déléage, *La capitation du Bas-Empire* (Mâcon 1945).

[5] S. Mazzarino, *Aspetti sociali del quarto secolo. Ricerche di storia tardo-romana* (Roma 1951).

[6] L. Ruggini, *Economia e società nell'« Italia annonaria ». Rapporti fra agricoltura e commercio dal IV al VI secolo d. C.* (Milano 1961).

l'Antiquité suscite le livre de Christian Courtois sur l'Afrique [1], dont l'intérêt va bien au-delà de ses arrière-pensées, tandis que les travaux sur la Gaule récusent définitivement la coupure traditionnelle [2]. L'historiographie placée sous le signe du marxisme contribuait de son côté à gommer cette dernière. En effet, si, dans le domaine social, elle avait prêté l'attention que l'on a vue aux conflits ouverts, dans le domaine économique, au contraire, l'accent est mis sur la transition d'un *mode de production* à un autre, et le marxisme occidental, depuis les années soixante, semble manifester une préférence marquée pour cette dernière problématique [3].

L'Occident ne décline donc plus guère. Si les synthèses de Seeck et de Stein demeurent irremplaçables, on leur ajoute celle d'A. H. M. Jones [4], dont le désordre suggestif mérite à peine cette qualification, mais qui, en tout état de cause, ménage quantité d'ouvertures. La thématique du déclin occidental paraît ainsi caduque, et on en chercherait d'abord les raisons à l'intérieur de la corporation historienne. Le triomphe écrasant des perspectives de longue durée est allé de pair avec un élargissement considérable du champ documentaire. L'historien de l'Antiquité tardive s'est ainsi trouvé pour sa part affranchi

[1] C. Courtois, *Les Vandales et l'Afrique*. Une contribution importante au débat sur la continuité a été faite par la publication de C. Courtois, L. Leschi, Ch. Perrat, Ch. Saumagne, M. Miniconi, des *Tablettes Albertini. Actes privés de l'époque vandale (fin du cinquième siècle)* (Paris 1952).

[2] A titre d'exemples, A. Déléage, *La vie rurale en Bourgogne jusqu'au début du XIe siècle*, 3 vols. (Mâcon 1941) ; G. Fournier, *Le peuplement rural en Basse-Auvergne durant le haut moyen âge* (Paris 1962) ; P. A. Février, *Le développement urbain en Provence de l'époque romaine à la fin du XIVe siècle* (Paris 1964).

[3] Le nœud du débat théorique majeur demeure la naissance du capitalisme, tandis que l'histoire ancienne a surtout été mise à contribution, il y a une quinzaine d'années, à propos du 'mode de production asiatique', cf. l'introduction de P. Vidal-Naquet à K. Wittfogel, *Le despotisme oriental* (Paris 1964). Le débat sur Byzance restant ici exclu, voir P. Anderson, *Passages from Antiquity to Feudalism* (London 1974).

[4] A. H. M. Jones, *The Later Roman Empire, 284-602*, 2 vols. de texte, 1 vol. de notes, 1 vol. de cartes (Oxford 1964).

de liens trop étroits avec les textes écrits au cœur du pouvoir et de la culture impériale. Mais il y a plus. Le changement profond dans la conception du temps et de la différence par lesquels l'historien est séparé de son objet devrait concerner au premier chef une période demeurée centrale pendant des siècles dans le rapport de l'Occident à son moi. Or, ce n'est pas ce qu'on observe. Les thèmes du discours occidental des origines ont eux-mêmes changé, et cela explique peut-être pourquoi, en France et en Italie au moins, il a déplacé ses points de mire plus avant dans la chronologie. Ceci nous renverrait au sujet même de nos Entretiens. Quoi qu'il en soit, le thème du déclin et de la chute de Rome demeure une illustration exemplaire de la fonction de l'historien dans nos sociétés, médiateur entre leur présent et un passé qu'elles recherchent, et que, ce faisant, elles reconstruisent.

DISCUSSION

M. den Boer : Voici quatre questions, peut-être marginales, et une remarque :

1) Vous avez mentionné quelques écrivains racistes du XIXe siècle. Je me rappelle que, quand j'étais étudiant à Leyde, nos professeurs nous ont toujours mis en garde contre les œuvres de Gobineau, et à juste titre, comme je l'ai constaté par la suite ! Quelle a été l'ampleur de son influence en France ?

2) Je me demande dans quelle mesure Renan a exercé une influence sur l'historiographie nationale de Camille Jullian et de Ferdinand Lot ?

3) O. Seeck a été l'auteur le plus marquant. En Hollande, entre 1920 et 1940, O. Seeck était lu, certes, mais on ne le recommandait qu'avec des réserves. Son influence a été aussi grande chez nous qu'en Suède. L'idée de l'« Ausrottung der Besten » se retrouve dans un livre de Martin P. Nilsson : *Imperial Rome* (1926). Qu'en est-il en France ?

4) Dans les années soixante-dix de ce siècle, une nouvelle théologie est apparue en Allemagne, qu'on peut tenir pour une réaction contre la *Kirchliche Dogmatik* de Karl Barth. Un des précurseurs de cette tendance est J. Moltmann, auteur de la *Theologie der Hoffnung*[4] (1965). Y a-t-il une relation entre ce renouveau théologique, qui vient d'Allemagne et qui s'est propagé aux Etats-Unis, en Angleterre, dans les pays scandinaves et en Hollande, et l' 'espérance' de Maritain et de Gilson ?

5) Le thème du déclin a été traité, pour les troisième et quatrième siècles de notre ère, par J. Moreau, « Krise und Verfall. Das dritte Jahrhundert n. Chr. als historisches Problem » (= *Scripta minora* (Heidelberg 1964), 26-41). Ses conclusions, comme d'ailleurs les miennes (*Some Minor Roman Historians* (Leiden 1972), 93-98), rejoignent les vôtres.

Mme Patlagean : Le retentissement de l'œuvre de Renan a été considérable, et il est certain que ses idées sur l'élite et la nation, sur les Juifs même, touchaient au débat dont j'avais à parler. Mais pour vous répondre précisément, il eût fallu non seulement bien connaître Renan, mais encore examiner l'ensemble des positions politiques des historiens que vous avez nommés, en particulier Camille Jullian. En ce qui concerne Gobineau, j'avoue ne pas avoir vérifié si le déclin de l'Empire l'a occupé. Mais il me semble que le racisme français se consacre essentiellement, pendant les vingt ou trente années qui terminent le XIXe siècle, à l'élaboration d'un antisémitisme. Cette orientation est au contraire absente des pages fameuses de Seeck sur l'*Ausrottung der Besten*, où les Juifs antiques et contemporains sont présentés de façon positive. Qui plus est, Seeck cite comme *wertvoll* un autre père fondateur du racisme français, Vacher de Lapouge, mais c'est pour récuser aussitôt ses distinctions purement biologiques.

Comme suite à vos souvenirs de Leyde, je recommande à votre curiosité une lecture d'avant le déluge, le numéro du 1er février 1934 de la *Nouvelle Revue Française*, intitulé « Gobineau et le Gobinisme » : c'est un concert d'éloges.

Enfin, il m'est impossible, et je le regrette, de répondre à votre question intéressante sur les courants théologiques.

M. Burkert : Direkte Einwirkungen moderner deutscher Theologie auf die mit Spätantike befassten Historiker sind mir nicht bekannt. In allgemeinerer Perspektive aber fällt die Parallele zu dem auf, was im Zusammenhang mit dem Referat von Prof. Bolgar an der Stellung des Lateins zu beobachten war : die führenden deutschen Historiker bis zum zweiten Weltkrieg stehen der Spätantike fern. Die Distanz der Protestanten zum Katholizismus wirkt sich aus, die liberale oder nationale Haltung ist antiklerikal ; dazu kommt gelegentlich das Klischee von germanisch-deutscher jugendlicher Unverdorbenheit im Kontrast zur verrotteten Spätantike, gleich als ob ein Jüngling nach Paris gerät.

1945 ist mit dem Zusammenbruch des deutschen Selbstgefühls ein Wandel eingetreten. Man hat energische Anstrengungen unternommen, die gemeineuropäische, abendländische, christliche Kultur in ihrer Kontinuität zu erfassen und zu erschliessen. Die Umorientierung war zwar in vielerlei Arbeiten schon vorbereitet, fand aber eben nach 1945 breite Resonanz. Zu nennen wären etwa Joseph Vogt, Karl Friedrich Stroheker, Franz Georg Maier. Der erste Band des *RAC* wurde, nach einem verunglückten Start 1941, 1950 vollendet. Mit dem Ende der Adenauer-Aera hat freilich dieser Impuls zumindest an Schwung verloren.

M. Momigliano : Mme Patlagean has rightly pointed out that the question of the decline of Rome did not occupy a central place in the historical thinking of Italy before the second World War. I have myself given some indications of the reasons for this in my paper « Edward Gibbon fuori e dentro la cultura italiana », in *ASNP* S. III, 6 (1976), 77-95. At the beginning of this century, Guglielmo Ferrero gained international reputation with his *Grandezza e Decadenza di Roma*, but he was far less influential in Italy, where he was denied a university chair. In any case he interrupted his work before he reached the 'decadenza'. An attempt to formulate with some independence the problem of the decline of Rome is to be found in my long article on « Roma : impero » of the *Enciclopedia Italiana* (1936). But it was with Mazzarino's work, as E. Patlagean has seen, that the problem of the decline became for the first time central in Italy after a very long interval.

E. Patlagean seems to me also right in her general analysis of the various approaches to the problem of decadence : I have myself made a similar (but different !) attempt to characterize this type of studies in another paper, « After Gibbon's *Decline and Fall* », in *ASNP* S. III, 8 (1978), 435-54. We are left with four directions of research : 1) origins of modern nationalities (C. Jullian, A. Piganiol) ; 2) creation of a new Christian culture (H. I. Marrou) ; 3) demographic changes (O. Seeck) ; 4) economic evolution (M. Rostovtzeff on the one side, the Marxist on the other)—though the work of Mazzarino, which

is still in progress, probably deserves to be classified as a fifth direction because of its emphasis on the specific features of late Antiquity as such. The 'national' approach is perhaps the one which interests us least at present. The question which poses itself for future researchers is how to correlate the demographic and social aspects of the decline of Rome with the cultural and institutional revolution represented by Christianity.

Mme Patlagean : L'histoire du christianisme et de l'Eglise suit sa voie de façon en partie indépendante, en vertu sans doute d'un très vieux clivage. En d'autres termes : l'histoire du christianisme et de l'Eglise semble, dans certains travaux, se suffire à elle-même, non seulement dans ses sources, mais surtout dans ses motivations. Cela ne me paraît pas satisfaisant, sinon dans une optique pour ainsi dire intérieure à l'Eglise, et encore. Il est évident que peu de savants ont jusqu'ici tenté une véritable évaluation du changement historique capital que je préfère appeler pour ma part la christianisation. Une telle entreprise ne se conçoit d'ailleurs que dans un projet d'histoire totale, lequel à son tour, en tout état de cause, exige une démarche structurale. Et c'est là entrer dans un débat en cours, qui est beaucoup plus vaste.

Les recherches sur la démographie antique tendent à utiliser les modes d'analyse mis au point par les sciences sociales ; mais si le questionnaire démographique courant est lui-même universellement valable, on est contraint de l'adapter à une documentation dont on ne peut guère attendre qu'elle nous donne des réponses statistiques : l'avenir est alors, me semble-t-il, à l'étude des comportements et à l'étude archéologique du peuplement, dont la méthode doit encore s'affiner.

Le second problème unit la démographie à l'économie, et notamment aux techniques de production, dont nous aurions dû aussi nous entretenir. Le premier, qui occupe d'ailleurs une place grandissante dans la démographie générale, doit évidemment être associé, dans l'étude, à la christianisation, et je pense qu'en fait l'éclairage sera réciproque dans la mesure où certaines attitudes et certaines

valeurs sont clairement perceptibles, au moins dès le IIe siècle. Sur la christianisation de la vie sociale, on ne manque pas de travaux : le célèbre article de Peter Brown sur le « Holy Man » (*JRS* 61 (1971), 80-101) et mes propres recherches portent sur l'Orient. Mais, sans oublier le vaste tableau impérial d'A. H. M. Jones, on peut citer pour l'Occident les recherches de Lellia Cracco Ruggini et de Charles Piétri, entre autres, dont nous espérons encore beaucoup. Dans leur effort pour comprendre les rapports entre la christianisation et la vie sociale, ces auteurs ont été amenés à découvrir ce qu'il y a de radicalement différent entre la vie économique et sociale de l'Antiquité tardive et celle de notre temps.